

soudre, car personne ne la connaissait. Elle fit le tour des Caschines, s'arrêta quelques instants sur le rond point, ne paraissant ni occupée ni surprise d'un spectacle qui semblait devoir être nouveau pour elle, et reprit le chemin de la ville.

Le lendemain, on l'attendit vainement, elle ne reparut pas. Quel était le secret de cette unique promenade? L'inconnue venait-elle à quelque rendez-vous mystérieux donné d'un bout de l'Europe à l'autre? voulait-elle s'assurer de la présence de quelque rivale auprès d'un infidèle? On n'a jamais pu le savoir. Mais l'on n'a pas encore oublié à Florence cette vision fugitive.

EL FERRO CARRIL

INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DU NORD DE L'ESPAGNE

Mon cher éditeur,

Je vous écris de Villaréal, où je me suis arrêté, laissant le train filer vers Madrid *per amica silentia lunæ*; car les merveilles de ce chemin qui escalade les montagnes méritent d'être vues de jour, et je ne vous parlerai cette fois que de la journée d'hier, de la journée officielle, de la journée d'inauguration, et ce sera bien assez de matière pour cette simple lettre, griffonnée à la hâte entre un départ et l'autre.

A Bordeaux, le convoi spécial qui menait les invités de la Compagnie se pavosa de petits drapeaux tricolores et aux couleurs d'Espagne, jaune et rouge. La fête commençait. On traversa les Landes, qui, grâce à l'initiative

de l'empereur, perdent leur antique stérilité et se couvrent de fermes, de plantations et de prairies. Bientôt cette immense tache de sable, si affligeante aux yeux et à l'âme, aura disparu de la carte de France. Un sahara traversé par le chemin de fer est une anomalie qui ne saurait durer longtemps. Quelques bergers montés sur des échasses, les derniers peut-être, regardaient passer les wagons en tricotant des bas.

On atteint Bayonne, tout égayée par les vaisseaux et les barques pavoisés à l'occasion de la fête du 15 août. Rien de plus joyeux que cet éclatant bariolage se détachant d'un ciel pur.

A Irun, une colonne peinte en granit rouge, ornée d'écussons et de flammes aux couleurs d'Espagne, marquait la frontière délimitée par la Bidossoa. Là, le train, en personne bien élevée, prit la tenue d'étiquette, car on allait au-devant d'un roi, maintenant hôte de notre empereur. Un gigantesque hangar, divisé en boxes de toilette par des cloisons de percaline verte, abrita cette transformation à vue. Cette pose simultanée de six cents habits noirs et d'autant de cravates blanches est un effet imprévu d'extrême civilisation et peut donner l'idée des changements qu'amèneront dans la vie moderne les prodigieuses inventions de la science.

Aller d'Irun à Saint-Sébastien, ce n'est pour une locomotive que l'affaire de quelques tours de roue et de quelques flots de fumée. Aussi nous voilà à Saint-Sébastien, dans une gare ornée pour la cérémonie. Des mâts, supportant des écussons blasonnés aux armes des provinces d'Espagne et autour desquels jouent des banderoles jaunes et rouges déroulées par une fraîche brise de mer, forment une sorte d'allée triomphale conduisant à l'estrade de Sa Majesté don François d'Assise et à l'autel où doit officier l'évêque chargé de bénir les deux locomotives, celle d'Espagne et celle de France, venant au-devant l'une de l'autre et se rencontrant pour la première fois. Ces estrades, qui se font face, sont tapissées de magnifiques tentures en velours cramoisi à galons, crépines et torsades d'or; de petits génies dorés portant des attributs complètent l'ornementation.

Des tribunes disposées de chaque côté de la gare offrent le charmant spectacle de toutes les jolies femmes de la ville et des environs, sans compter celles qui sont venues de Madrid, en brillante toilette où la grâce espagnole se concilie si heureusement avec les exigences de la mode.

Une salve d'artillerie, à laquelle répond le canon des forts répercuté par les échos de la rade, annonce l'ar-

rivée du roi, qui prend place sur l'estrade vis-à-vis de l'autel, avec les infants don Sébastien, don Enrique, Leurs Excellences les ministres du *fomento* et de la *governacion*, le marquis del Duero, le marquis de la Habana, MM. Émile et Isaac Péreire, Édouard Delessert, et autres personnages de distinction. Le roi portait le grand cordon de la Légion d'honneur.

Après la bénédiction des machines, M. Isaac Péreire, président du conseil d'administration pour le chemin de fer du Nord de l'Espagne, a adressé à Sa Majesté un discours plein d'idées remarquables, où il a fait ressortir les avantages de cette ligne, qui resserre les liens d'amitié entre les deux pays en supprimant les obstacles de la nature. Sa Majesté don François d'Assise a répondu à M. Isaac Péreire avec l'affabilité la plus gracieuse.

Ensuite le cortège se dirige vers la salle du banquet offert par l'administration à ses invités et dressé sous une vaste tente dont les draperies sont relevées de façon à laisser voir l'admirable spectacle de la rade creusée comme une coupe dans un immense bloc de roche.

Pendant le banquet, dont le service se fait par des domestiques en habit noir et de belles filles vêtues de

blanc, des régates s'exécutent dans la rade, et les péripéties de la lutte intéressent et amusent les conviés sans leur faire perdre un coup de dent. Des détonations d'artillerie et des fanfares de musique basque proclament les vainqueurs.

Après le banquet, Sa Majesté et sa suite continuent leur route vers la France, où retournent aussi un certain nombre d'invités. D'autres, profitant de l'occasion gracieusement offerte par la Compagnie de faire un tour sur cette romantique terre de l'Espagne, objet de tant de rêves, restent à Saint-Sébastien, où ils vont attendre que le train pour Madrid reparte, ceux-ci méditant une excursion à Tolède, ceux-là une visite à la cathédrale de Burgos, d'autres un pèlerinage à l'Escorial ou une partie à Aranjuez. Quelques audacieux parlent de Grenade, de Cordoue et de Séville; mais il faut être rentré le 25 août, problème difficile à résoudre.

En attendant, on se répand dans Saint-Sébastien, charmante ville qui a bien le cachet espagnol, avec sa place à arcades où se font les courses de taureaux et dont les maisons ont des fenêtres numérotées comme des loges de théâtre; ses rues dallées où se projettent les miradores et les balcons d'où pendent des tapis et des tentures en l'honneur de la fête, et ses églises de style

plateresco, aux grands retables dorés dont la richesse étonne. Une population pittoresque et vêtue pour la cérémonie de ses plus beaux habits, un mouvement inaccoutumé de troupes, de cavaliers, de voitures, d'omnibus, de tartanes et de toute sorte de véhicules animent Saint-Sébastien, d'ordinaire plus paisible, et qui, accoudé sur le parapet de ses remparts, regarde le bleu intense de la mer se rayer de barres d'argent.

Nous aurions envie de citer les noms des hommes d'État, des gens de lettres, des artistes, des savants invités à cette fête internationale; mais, pour cela, il faudrait que le critique eût près de lui, comme les patriciens de Rome, un nomenclateur connaissant toutes les figures et tous les noms; et puis comment choisir parmi cette foule où chaque individu est célèbre à un titre quelconque? Un dénombrement plus long que ceux d'Homère n'y suffirait pas.

II

La cérémonie terminée, Sa Majesté don François d'Assise continua sa route vers Paris, où retournèrent par le

même train un grand nombre d'invités. Les autres, désirant, comme je l'ai dit déjà, mettre à profit la gracieuse facilité offerte par la Compagnie de visiter un bout d'Espagne, attendirent le départ du convoi, qui se dirigea vers Madrid à travers ces Pyrénées difficiles même aux voitures, et jusqu'ici réputées infranchissables pour les locomotives. Ils attendirent un peu longtemps, maugréant avec l'impatience française; mais enfin le sifflet à vapeur poussa son cri aigu, et une brusque secousse, répétée de wagon en wagon, fit sentir la puissante traction des machines. On était parti.

Nous n'avons pas besoin de dire que nous faisons partie de ce train. Outre sa patrie naturelle, chaque homme a une patrie d'adoption, un pays rêvé où, même avant de l'avoir vu, sa fantaisie se promène de préférence, où il bâtit des châteaux imaginaires qu'il peuple de figures à sa guise. Nous, c'est en Espagne que nous avons toujours élevé ces châteaux fantastiques, pareils à des desseins de Victor Hugo. Plusieurs voyages réels n'ont pas fait évanouir les mirages de notre imagination, et nous sommes prêt à marcher en avant lorsqu'on prononce ce mot magique : Espagne !

Faut-il l'avouer, au risque de nous faire comparer à l'homme fossile trouvé dans le guano, et de nous attirer

le mépris de tous les partisans du progrès et de l'utilité ? Commodément assis sur les coussins élastiques d'un large wagon, nous regrettions un peu l'ancien *correo* avec ses dix mules attelées deux par deux, son *delantero* qui ne quittait pas la selle de Bayonne à Madrid, son *zagal* courant à pied le long de l'attelage et jetant des cailloux aux bêtes paresseuses, son *mayoral* fier de sa veste aux coudes bariolés, ses *escopeteros* juchés sur l'impériale et mettant bien leurs tromblons en évidence, son perpétuel carillon de grelots, son bruissement de ferraille et sa mousqueterie de coups de fouet. On pardonnera, nous l'espérons, ces sentiments rétrogrades à un vieux romantique de 1830, amoureux fou de couleur locale, qui a vu l'Espagne lorsque la guerre civile finissait à peine et qu'il y avait peut-être un certain péril à vérifier par ses propres yeux l'exactitude d'*Hernani*, et de *Don Paëz*.

Cette impression d'ailleurs dura peu. L'étrange beauté des sites que traversait la voie ferrée l'effaçait bien vite, et la hardiesse de ce travail surhumain remplaça par une légitime solidarité d'orgueil les vieilles rêveries poétiques.

On passait à travers des vallées dont les pentes boisées gardaient, malgré les feux de l'été, une fraîcheur

admirable. Des groupes de maisons se détachaient çà et là, et le regard plongeait dans des villages rapidement entrevus. Bientôt la nuit vint; au jour doré succéda un jour bleu; car il y avait clair de lune, et de larges nappes d'argent s'étendaient sur les prairies comme les voiles de Diane qu'on aurait mis sécher. Les arbres se glaçaient d'azur et de violet et projetaient des ombres nettes comme celles que produit la lumière électrique.

Le chemin montait sensiblement, et la machine, pour entraîner le convoi, semblait donner de grands coups de collier: on attela une locomotive de renfort et l'on continua à gravir des pentes qu'on aurait jugées autrefois impossibles. Seulement, les remblais devenaient de plus en plus hauts, les tranchées de plus en plus profondes, et le train s'engloutissait à espaces de moins en moins éloignés dans la gueule noire des tunnels, traversant, comme un nageur une vague qu'il ne peut surmonter, une ondulation de montagne. C'était vraiment fantastique à ce clair de lune coupé de lumières vives et de brusques ombres.

Un de nos compagnons de voyage avait rencontré à un temps d'arrêt un ingénieur de la ligne, ancien ami de collège, qui nous fit une proposition bien séduisante,

celle de laisser le train filer vers Vitoria et de nous arrêter à Villaréal, où il nous donnerait une hospitalité non pas écossaise, mais toute française, dans la maison qu'il habitait avec deux autres ingénieurs.

Nous acceptâmes cordialement ce qui était cordialement offert. La couchée à Vitoria était assez problématique ; nous connaissions de longue main les ressources de la ville, et le nombre des dormeurs était visiblement plus grand que celui des lits dont pouvaient disposer, même en les dédoublant, les fondas, posadas et paradores de l'endroit. Bien que nous ne soyons pas de ces voyageurs qui se lamentent à propos d'un mauvais repas, nous ne dédaignons pas, quand elle se présente naturellement, la perspective d'un bon souper, et cela nous souriait fort de ne pas nous trouver confondu parmi la troupe des touristes faméliques.

A la station de Villaréal nous attendait une calèche attelée de deux mules endiablées, qui partirent d'un élan si brusque, qu'elles faillirent nous jeter au fond d'un ravin, et que ce ne fut pas sans quelque appréhension que nous les vîmes franchir au triple galop un pont dénué de garde-fous. En quelques minutes de ce train, nous atteignîmes la maison où nous devions passer la nuit ; elle avait fort belle apparence aux rayons de

la lune qui en blanchissaient la façade antique, où se découpait l'ombre d'un toit à forte projection. Un torrent descendant de la montagne en baignait l'angle. On y pénétrait par ce large vestibule-écurie des vieilles maisons espagnoles, autrefois toujours encombré de mules, d'ânes et de chevaux, et que l'extension des chemins de fer va bientôt rendre inutile. L'escalier franchi, nous fûmes introduits dans une immense salle dont un architecte moderne ferait un appartement complet, et que l'ingéniosité des maîtres du logis avait divisée en trois zones idéales, l'une servant de salle à manger, l'autre de salon, et la troisième de cabinet d'étude.

Après les ablutions indispensables pour nous débarasser de la poussière internationale tamisée sur nos mains et notre visage, on se mit à table. Malgré le banquet de Saint-Sébastien, l'appétit ne manquait à personne. La première faim apaisée, la conversation s'engagea, instructive et charmante. Nous dîmes ce que nous savions de Paris. Pressés de questions, les ingénieurs, avec une simplicité et une modestie du meilleur goût, parlèrent de ce gigantesque travail, digne des Titans, qu'ils venaient d'achever et qu'ils avaient livré la veille, disaient-ils, comme s'il s'agissait d'une marchandise ordinaire. Dix-huit mois avaient suffi pour

accomplir cette entreprise herculéenne. La montagne, attaquée à la fois dans tous les sens, n'avait pu résister plus longtemps; les remblais s'élevaient, les viaducs eujambaient les vallées, les tunnels se perçaient, les rocs volaient en éclats sous les efforts de la mine, le ballast se posait, les rail-ways s'ajoutaient bout à bout. Dans ces solitudes presque inaccessibles fourmillait une armée de douze mille travailleurs de toutes nations, qu'il fallait nourrir, abreuver, loger, pourvoir des nécessités de la vie, et qui, bien que sobres pour la plupart, ne se contentaient pas des oignons dont se payaient les ouvriers des pyramides d'Égypte.

Tout ce monde s'abritait sous des tentes, dans des baraques formant des camps pacifiques, et l'ordre y était maintenu par des chefs choisis entre les plus braves et les plus populaires des travailleurs.

Le lendemain même, les ingénieurs allaient quitter cette maison où ils avaient passé deux ans, pour aller s'installer de nouveau dans quelque contrée lointaine et recommencer un miracle analogue. Ils étaient jeunes tous trois, et poseront encore bien des kilomètres de chemins de fer.

Une course de taureaux devait avoir lieu le jour suivant à Vitoria. Nos hôtes, usant des magies de la science,

télégraphièrent, au maître de la fonda de Pollarès, de nous retenir une loge et de nous garder des chambres. Notre avenir était assuré, et, bien qu'il fût l'heure de gagner nos lits, nous restâmes longtemps encore à fumer, à causer et à regarder par le balcon la vue admirable qui se déployait devant nos yeux. Les maisons du bourg tranchaient sur le fond de montagnes violettes, et la lune resplendissait comme un bouclier d'argent mat au milieu d'un ciel nacré. Le chemin, inondé de lumière, avait l'éclat miroitant d'un cours d'eau, et on l'eût pris pour un torrent, sans quelques groupes d'amooureux qui se poursuivaient en poussant un cri de ralliement bizarre.

Nous devions nous rendre à Vitoria par l'ancienne route de terre. Deux légères calèches attelées de mules avaient été frêtées pour le voyage; nous déjeunions encore, qu'elles nous attendaient à la porte, nous avertissant de leur présence et nous engageant à nous hâter par un joyeux bruissement de grelots. Avant d'y monter, nous jetâmes un regard à la maison hospitalière que nous n'avions fait qu'entrevoir aux heures nocturnes, car il faut graver dans sa mémoire la figure des lieux où l'on a passé des heures agréables : les instants de bonheur sont si rares !

Le logis avait au soleil un aspect robuste, vénérable et seigneurial. Les arêtes de ses murs de granit semblaient taillées d'hier. Son toit de tuiles s'avancait comme un auvent sur des poutres curieusement sculptées. On devinait une richesse ancienne aux serrureries compliquées du balcon et des fenêtres, et au-dessus de la porte s'étalait fièrement un blason gigantesque aux énormes lambrequins, disant qu'une noble famille, aujourd'hui disparue sans doute, avait jadis habité là. Mais ce qui nous frappa le plus, ce fut une grave et mystérieuse inscription castillane incisée dans le granit en grandes lettres lapidaires, un peu au-dessous des armoiries : *La maledicion de la madre abrasa, destruye y desraiz los hijos y la casa.* (La malédiction de la mère brûle, détruit et déracine les enfants et la maison.) A quelle circonstance inconnue pouvait faire allusion cette légende d'une mélancolie solennelle et fatidique ?

Pour éclaircir ce mystère, le temps nous manquait ; il fallait arriver à Vitoria au plus tard à trois heures et demie, car la course commençait à quatre heures, et nous avions une douzaine de lieues, au moins, à faire à travers les montagnes.

Les mules partirent au grand galop, fouaillées et bâ-

tonnées à tour de bras, quoique leur ardeur n'eût guère besoin de ce stimulant ; mais c'est l'usage espagnol, et jamais postillon n'y ferait faute.

Nous traversions un pays magnifiquement pittoresque, ayant à droite et à gauche des montagnes, des vallées, où coulaient, presque taris sur leur lit de pierres blanches, dont ils n'occupaient que la moitié, des torrents et des ruisseaux sans doute formidables en hiver. Des maisons aux toits de tuiles, aux étroites fenêtres, bâties avec les cailloux des torrents, rappelaient à propos la présence de l'homme et faisaient des taches harmonieuses sur les fonds verts ou bleutés du paysage.

Nous descendîmes d'un train d'enfer la *Descarga*, cette pente dont sept ou huit lacets qui forment la route atténuent à peine la roideur presque perpendiculaire. C'était pour notre part la troisième fois que nous opérions cette dégringolade sans balancier ; nous arrivâmes au bas de la montagne avec nos membres intacts, chose étrange ! Il est vrai, par compensation, que nous vîmes plus loin sur une route parfaitement plane, de la façon la plus douce du monde.

Ce n'est pas le tout de descendre, il faut remonter, car tout vallon a deux versants. Pour gravir la pente escarpée de Salinas, dont nous apercevions sur un rep-

flement de colline les toits rouges, les vieilles maisons et l'église à clocher carré, on accrocha des bœufs au-devant des mules. Seules, ces patientes, bonnes et robustes bêtes pesant de toute la force de leur front sur le joug, peuvent enlever et retenir les voitures, qui, sans leur secours, rouleraient au bas de la montagne comme au bas de montagnes russes.

Les bœufs aiguillonnés, les mules fouaillées parvinrent enfin au plateau culminant, où se reposaient d'autres couples de bœufs, prêts à redescendre pour une autre ascension.

De cette place, si l'on se retourne, on aperçoit un spectacle splendide : les montagnes de la province de Guipuscoa s'étagent les unes derrière les autres avec des couleurs mordorées, violettes, bleues, fumée de pipe.

A partir de là, le pays devient moins pittoresque. La route s'allonge poussiéreuse entre des sites assez tristes et maussades, rencontrant parfois un village chétif et d'aspect ruiné. On est dans la province d'Alava.

Bientôt une longue allée d'arbres se présenta, sillonnée de chars à bœufs, de diligences et de voitures. Une silhouette hérissée de clochers se dessina à l'horizon : c'était Vitoria. Trois heures et demie sonnaient à tous

les campaniles. Nous arrivions à temps pour la course.

N'est-ce pas bizarre d'entrer en poste dans une ville où aboutit un chemin de fer, et cela, avec les ingénieurs de la ligne?

III

Vitoria, que nous avons vue en 1840 si morne, si triste et si déserte, était en proie à une animation extraordinaire. Une population nombreuse, parée de ses habits de fête, circulait dans les rues, et devant la fonda de Pollarès bourdonnaient, comme des abeilles devant une ruche trop pleine, des essaims de touristes.

Nous réparâmes succinctement le désordre de notre toilette dans les chambres qu'on nous avait gardées à grand-peine, et nous sortîmes sans demander le chemin de la place des taureaux : la foule marchant toute dans le même sens l'indiquait assez.

L'arène se trouvait à une faible distance de la fonda. Comme celui de toutes les places de taureaux, son aspect n'avait rien de monumental. Un vaste mur circu-